

Le loup-lévrier

CADIC. Contes et Légendes de Bretagne, IV, 167.

Une dame de grand seigneur qui avait puissance et fortune était demeurée sans enfants, après plusieurs années de mariage.

Au cours d'une promenade au bois, un jour, elle vit venir à elle un animal dont l'aspect menaçant, qui tenait à la fois du loup et du lévrier, l'effraya fort : « Oh! l'affreuse bête! » s'écria-t-elle ; puis, reprenant son idée fixe : « Dussé-je avoir un enfant qui lui ressemble, je serais encore heureuse ! »

- Son vœu fut exaucé. À quelques mois de là, elle donnait naissance à un être singulier qui n'avait rien d'humain dans la physionomie, qui avait la tête d'un loup et le corps d'un lévrier. On juge de la désolation qui régna au château; mais après tout, la grande dame n'avait été traitée que suivant son désir; elle ne se plaignit pas et se mit à élever son nourrisson avec la même tendresse que témoignent les mères à l'égard de leurs enfants. Ne pouvant transformer le physique, elle aurait voulu du moins lui inculquer les qualités morales.

Vains efforts. À mesure que l'enfant grandissait, il affichait les plus abominables défauts. Sa cruauté était celle du loup, auquel il ressemblait. Il devenait un objet de terreur pour chacun et sa seule présence mettait en fuite les serviteurs de ses parents.

De guerre lasse, la pauvre mère alla trouver une vieille femme qui avait la réputation de sorcière :

« Changer votre fils, madame, répliqua celle-ci, ce n'est guère facile, car il est dans cet état par pur sortilège, ou plutôt je sais un moyen : il faut le marier, quand il sera en âge. Qu'une femme consente à le prendre pour époux, et dès la

première nuit de noces il sera guéri; il deviendra semblable aux autres hommes. »

À côté du manoir s'élevait la cabane d'un malheureux paysan qui n'avait jamais un sou vaillant dans sa poche et vivait à la diable à longueur d'année. Il était veuf, mais il lui restait trois filles, trois filles d'une beauté ravissante, fraîches et roses comme bouquets de fleurs, la plus jeune encore plus gracieuse que les autres. Pour manger à leur faim, elles étaient réduites à garder les troupeaux du seigneur.

Un jour, comme l'aînée était avec ses bêtes sur la lande, elle vit accourir vers elle l'être monstrueux, moitié loup, moitié lévrier, que la châtelaine appelait son fils : « Femme, déclara-t-il, d'une voix menaçante, l'une de vous trois me prendra pour époux ou votre père mourra. Choisissez.

- C'est tout choisi, répliqua-t-elle. Vous ferez de mon père ce qu'il vous plaira; mais jamais je ne consentirai à une semblable union.»

Le singulier prétendant s'éloigna en lui lançant un regard de colère. Le lendemain, il revenait trouver la seconde des sœurs qui à son tour veillait le troupeau : « Si vous tenez à la vie de votre père, acceptez-moi pour époux, de votre parole dépend la sentence.

- S'il en est ainsi, répondit-elle, et quoique j'aime mon père, tuez-le, car je ne saurais accepter une bête pour mon époux.

- Vous serez exaucée, jeune fille! » et le loup-lévrier, avec des cris de fureur, regagna le château.

Le troisième jour, il se présentait à la troisième sœur, dont le tour était venu de conduire le troupeau. Il avait le même aspect courroucé que la veille : « Je suis curieux de savoir, insinua-t-il, si vous avez plus de cœur que vos deux aînées.

Dites-moi donc : lequel préférez-vous : m'accepter pour époux ou laisser condamner votre père à la potence ? »

En entendant pareille proposition, la jeune bergère éprouva un premier mouvement de frayeur mêlé de répulsion. Elle se mit à pleurer, puis, se ressaisissant : « La vie de mon pauvre père m'est trop chère pour le laisser périr. Je serai votre femme ».

Des noces superbes suivirent ces étranges pourparlers, auxquelles furent convoqués les parents, les amis, les serviteurs et le canton entier. Comme on achevait les préparatifs de toilette, avant de partir pour l'église, au moment où elle entra dans la chambre de son futur, voici que la fiancée ressentit une très agréable surprise; elle aperçut celui-ci qui se mirait dans une glace, et son visage ne ressemblait en rien à celui d'un loup, mais à celui d'un jeune homme de mine superbe, avec de beaux yeux noirs et des joues roses. Elle faillit pousser un cri de stupeur; d'un geste, il lui imposa silence.

Lorsqu'à l'église il fut assis auprès de sa compagne, il y eut un murmure de protestation. Comment une si mignonne créature pouvait-elle être contrainte à lier sa destinée à celle de ce monstre si repoussant? L'indignation était si grande que nul des invités ne jugea à propos de se rendre au festin des noces. Ils s'excusèrent sous un prétexte ou un autre, et s'en allèrent. Les proches étaient restés et il ne montraient pas gai visage.

L'heure sonna de prendre le repos et les mariés se trouvèrent seuls : « Aide-moi à ôter mon habit », demanda le loup-lévrier à son épouse. Celle-ci obéit sans hésiter et, devant elle, apparut un brillant cavalier, grand de taille, le visage distingué, et les manières élégantes. « Merci de tout mon cœur, ma bien-aimée, dit ce cavalier, grâce à votre dévouement, le charme est rompu. Me voici redevenu un homme. Puisse nous être heureux à jamais! Toutefois, si vous tenez à me garder, il faut que personne ne se doute de cette transformation.

- Il en sera ainsi que vous le désirez; je vous le promets ! » répondit-elle.

La suite, hélas ! devait prouver que promesses de femme ne sont pas chose durable.

Bien des années s'étaient écoulées depuis la métamorphose, et les gens étaient toujours tenus dans l'ignorance, lorsqu'un soir, durant un voyage de son mari, la jeune châtelaine reçut la visite de ses deux sœurs.

« Pauvre sœur ! s'écrièrent-elles, au cours de la conversation, fallait-il que tu fusses insensée pour avoir consenti à épouser une pareille bête. Combien nous te plaignons ! »

À ces mots, elle sentit le rouge de l'indignation lui monter au visage : « Je n'ai que faire de vos condoléances! répliqua-t-elle ; si vous connaissiez mon mari tel qu'il est, vous me l'envieriez peut-être.

- Vraiment! Comment donc est-il en réalité?

- Nullement un loup-lévrier, je vous l'affirme, c'est le plus beau des gentilshommes. Dans la chambre à côté est son déguisement; volontiers je vous le montrerais, car j'ai sur moi la clef de la pièce, mais ni moi, ni personne n'a le droit d'y pénétrer et de toucher la peau d'animal, fût-ce du bout du doigt. »

À peine avait-elle parlé qu'elle comprit sa faute; toutefois elle se rassura : « Bah! après tout, pensa-t-elle, mon mari n'en saura rien et mes sœurs ne tarderont pas à partir. »

La malheureuse ! Prises d'une violente jalousie, ses sœurs en ce moment méditaient un méchant tour. Profitant des ténèbres de la nuit, quand tout le monde et la jeune femme elle-même furent endormis, elles lui dérobèrent la clé de la chambre, décrochèrent la peau de loup-lévrier et la jetèrent dans le feu.

Elle n'était pas encore à moitié consumée qu'elle se réveilla en sursaut.

«Misérables! s'écria-t-elle, quel crime avez-vous commis ? » Elle ne put en dire davantage; déjà sur la route retentissait le galop des coursiers de son mari. Il avait senti de loin la peau qui brûlait et il accourait avec la rapidité du vent. Il tourna vers sa femme un visage profondément attristé.

« Ainsi donc, gémit-il, tu as trahi la parole donnée ! Quant à moi je sais ce qu'il me reste à faire : adieu ! »

Il allait sans hâte, à regret, les larmes aux yeux, lorsqu'en se retournant, pour considérer une dernière fois les murs de son château, il aperçut sa pauvre femme qui courait derrière lui à perdre haleine, et qui l'appelait avec des doux reproches : « Je t'ai pris, ami, répétait-elle, sous la forme d'une bête, sous les traits d'un loup, et voilà que tu me quittes! »

Au bout d'un quart d'heure, elle retombait à moitié inanimée.

La voiture s'arrêta une seconde fois et son mari lui jeta une boîte en or.

La course recommença, toujours accompagnée du refrain : « Je t'ai pris sous la forme d'une bête ...» mais ce ne fut pas pour longtemps, car la jeune femme exténuée alla choir sur la route, au bout de cinq minutes, après avoir perdu connaissance.

Lorsqu'elle revint à elle, elle aperçut une autre boîte toute en pierres précieuses que son mari lui avait jetée, mais le carrosse avait complètement disparu.

Impossible de savoir ce qu'il était devenu.

« S'il est vrai, pensa-t-elle, que l'intempérance de ma langue m'a fait perdre celui qui m'est cher, mon amour et mon dévouement inlassables me le feront retrouver. »

Cependant son époux, tandis qu'elle continuait ses recherches, était arrivé à la porte d'un château, dans une région inconnue. Aussitôt il renvoya son équipage et se gagea comme domestique.

Il avait si belle apparence, des allures si distinguées que la châtelaine, une jeune fille de haute naissance, le remarqua et en devint éperdument amoureuse. Elle lui proposa le mariage.

« Je suis très flatté de votre demande, Madame, répliqua-t-il, et volontiers j'y consentirai, si dans neuf ans la femme que j'ai épousée n'est pas venue me chercher. » ,

Or, la neuvième année, voici que la pauvre abandonnée se présenta à son tour à la porte du manoir. Elle était réduite à une telle misère qu'elle sollicita n'importe quel travail, fût-ce la garde des bestiaux. L'intendant déclara qu'on n'avait pas besoin de ses services, la maîtresse de maison, qu'elle s'en désintéressait, son mari qui ne l'avait pas reconnue, qu'on l'acceptait comme bergère. Dès lors chaque jour elle mena son troupeau vers le pâturage. Pour charmer ses loisirs, elle chantait : elle chantait surtout ses malheurs, et d'une voix si douce, si attendrie, si pénétrante, que toutes les personnes qui passaient en étaient émues jusqu'aux larmes. Dans une promenade matinale, en compagnie de sa fiancée, son mari, lui aussi l'entendit et en fut remué jusqu'au fond de l'âme. Il s'arrêta interdit : « Je ne sais point qui est cette bergère, s'écria-t-il, mais cette voix, je la reconnais sûrement.

- Erreur, mon ami, répondit la dame du château, en l'entraînant vivement d'un autre côté; je suis sûre que vous vous trompez.»

Déjà les préparatifs de noces avaient commencé. Les serviteurs mettaient tout en ordre dans les appartements, les servantes confectionnaient le trousseau et les lavandières procédaient à une lessive générale. Parmi le linge que celles-ci avaient à blanchir, il y avait une chemise du futur, la chemise qu'il portait à son premier mariage, et sur cette chemise on remarquait une tache de sang qu'il était impossible d'enlever. Cette tache avait été laissée jadis par sa femme qui lui

avait saisi le bras, après s'être écorchée les mains. En vain s'épuisèrent les lavandières à grands coups de battoirs; cela ne servait de rien.

La bergère vit leur embarras : « Voulez-vous me permettre de vous aider? proposa-t-elle.

- Volontiers! » ripostèrent les lavandières qui n'en pouvaient plus.

Elle prit la chemise, souffla dessus et la tâche disparut instantanément.

Le bruit de la merveille fut bien vite rapporté au château. « Je ne sais si je me trompe, observa le fiancé, mais il me semble qu'une seule personne est capable d'opérer un tel miracle : ma première femme. Je voudrais revoir cette bergère. »

Il se rendit à la lande avec la châtelaine. Or l'un et l'autre, en arrivant, reculèrent de surprise. La bergère ce matin-là avait eu l'idée d'ouvrir sa boîte d'argent, elle en avait retiré une robe dont les couleurs brillantes avaient l'éclat des rayons de la lune, et elle l'avait revêtue. Ainsi habillée, elle avait l'air si belle que la châtelaine en ressentit de la jalousie.

« Donnez-moi cette robe, proposa-t-elle, et je vous paierai ce que vous exigerez.

- Je ne demande qu'une faveur, Madame, répondit la bergère, c'est de passer cette nuit sur un banc auprès du lit de votre fiancé.

- Singulière proposition, à coup sûr; mais qu'à cela ne tienne, vous serez satisfaite. »

Le soir venu, tandis que le jeune homme dormait, la bergère allait s'asseoir sur le banc, et d'une voix douce elle lui adressait ce reproche : « Quand vous aviez les apparences d'un loup et d'un lévrier au bois, vous m'avez prise : maintenant que vous êtes un personnage, vous m'avez abandonnée.»

*(Ha pe oès ir hoed
Kiz doh er blei, ha doh er levriad
Hui poé me hemeret;
Berrmann pe doh deit de vaut aoutrou,
Hui pès me dilezet)*

Mais la pauvre femme eut beau répéter ces paroles, la nuit durant : le dormeur ne se réveilla pas, car la châtelaine lui avait versé un narcotique très efficace. C'est à peine s'il avait perçu un faible murmure qui l'avait d'ailleurs touché au coeur.

Le lendemain la bergère ramenait son troupeau vers la lande et de sa boîte en or elle retirait une robe qui était plus resplendissante que toutes les étoiles du firmament à la fois et s'en habillait.

La châtelaine, que la curiosité ramenait vers elle, l'aperçut. « Que me demandez-vous pour cette robe ?

- Je ne vous demande qu'une faveur Madame.

- Laquelle? interrogea-t-elle.

- La même faveur que la nuit précédente.

- Je vous l'accorde. »

Et le soir, la bergère s'installait de nouveau sur le banc, auprès du lit de son mari. Elle ne fut pas plus heureuse. En vain pleura-t-elle, en redisant son refrain de la veille; son mari ne se réveilla pas, car on lui avait encore versé un puissant narcotique. Mais à travers son sommeil, les paroles avaient frappé ses oreilles, et il lui avait semblé reconnaître la voix de sa femme.

Cependant on était à la veille des noces, et la bergère, en gardant ses bestiaux, avait pensé à ouvrir sa boîte en pierres précieuses. Elle y avait trouvé une robe dont les nuances brillaient de tous les feux du soleil. La châtelaine, en la voyant, se sentit prise de convoitise, encore plus vivement que les deux autres fois, et malgré ses appréhensions, elle lui adressa la même proposition :

« Que désirez-vous en échange ?

- Ce que je vous ai déjà réclamé.

- C'est entendu. »

La nuit suivante, la bergère était à sa place sur le banc. Or le résultat de sa veille fut tout autre. Le domestique chargé d'administrer le narcotique à son mari avait répandu le breuvage par mégarde, et le sommeil de celui-ci n'avait duré qu'un instant. Aux premiers mots qu'elle avait prononcés : « Quand vous aviez les apparences d'un loup et d'un lévrier. .. » il s'était réveillé en sursaut, et s'était mis à écouter, en proie à la plus vive émotion.

« C'est bien vous, ma femme chérie, dont j'entends la voix? s'écria-t-il.

- Oui, époux bien-aimé! répondit-elle.

- Dieu en soit béni! »

Et là-dessus, sans hésiter, il alla trouver la châtelaine : « Dites-moi, lui demanda-t-il, à votre avis, qu'est-ce qui vaut le mieux, une vieille chaussure en bon état ou une chaussure neuve que l'on ne connaît pas ?

- Incontestablement, riposta la dame, la vieille mérite la préférence, car elle est faite au pied et dès lors ne cause aucune douleur.

- C'est aussi mon sentiment, reprit-il, et voilà pourquoi je suis enchanté d'avoir retrouvé ma première femme. Vous avez sans doute beaucoup de qualités, mais

je connais davantage les siennes. Je retourne donc avec elle et je vous dis adieu. »

Ayant ainsi parlé, les deux époux s'en allèrent et ils vécurent heureux. Constance et fidélité de femme avaient eu raison des pires obstacles.